

fleurs aquatiques berçaient gracieusement leurs éclatantes carolles dans les plis du courant.

Nous aurions pu rester longtemps absorbée dans la contemplation de ce poétique panorama, mais Jules, qui descendait plus facilement que moi des nuages, lorsque, par extraordinaire, il lui arrivait d'y monter, se chargea de nous tirer de notre rêve.

— Tout cela est très-beau, dit-il, mais il faut songer à notre exploration. Nous nous attendrions en repassant.

Après avoir visité la rivière sur une assez grande longueur, nous revînmes à l'hôtel sans avoir gagné rien autre chose qu'un appétit désordonné.

Il fut décidé, néanmoins, dans notre caucus du soir, que nous partirions le lendemain, au point du jour, pour notre expédition de chasse dans l'intérieur et que nous suivrions la route de la rivière, aussi longtemps que celle-ci consentirait à porter notre canot.

CHAPITRE III.

LES INDIENS COMMENCENT À SE MONTRER.

Le lendemain, au point du jour, nous étions tous quatre sur pied.

Nous décidâmes que je partirais avec Edouard, par eau, dans le canot portant nos provisions et nos bagages, et que Jules et Noël suivraient la route de terre jusqu'à la tête du lac. A ce point, nous devons voyager ensemble, à cause des probabilités d'une navigation difficile et de quelques portages où nos forces auraient besoin de se réunir.

Je m'étais consulté avec Jules à ce sujet et nous avions de fait préparé une aventure dans laquelle, sans exposer Edouard à un danger véritable, nous devons le faire passer par une série de petites épreuves dans le but louable de perfectionner son éducation américaine.

A cinq heures donc, je pris place à l'arrière du canot déjà passablement chargé, et, ayant fait mettre Edouard à l'avant avec son chien carlo, je me mis à nager tranquillement avec ma pagaie, pendant que mon compagnon faisait les plus louables efforts pour se servir convenablement de la sienne.

— Au revoir, dit Jules; nous vous rejoindrons tout à l'heure; prenez votre temps et ne vous fatiguez pas.

En disant cela, il me fit un signe et me montra hors de la poche de sa blouse, le bout de la boîte à couleurs d'Edouard qu'il avait habilement soustraite à ce dernier.

— Ai pas peur! lui répondis-je, en lui rendant son signe; avec ce courant, nous ne serons pas au pied du lac avant une heure.

— Il faut, au moins, me dis-je mentalement, leur donner le temps de revêtir leurs peintures de guerre.

Le fait est que la rivière, comme nous l'avons déjà vu, était très rapide jusqu'à environ trois arpents du lac, où le courant était presque nul. Nous avions donc pendant une dizaine d'arpents à refouler ce courant, et comme la pagaie d'Edouard ne faisait pas un service très-effectif, il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que nous missions une heure à faire le trajet que nous avions en vue. En effet, au bout de quelques minutes, je m'aperçus qu'Edouard me nuisait bien plus qu'il ne m'aidait.

— Allons! lui criai-je, rentrez votre aviron et

laissez-moi fonctionner tout seul, cela vaudra mieux; vous vous vengerez dans les portages.

Nous nous mimés donc à remonter tranquillement le courant, le plus près possible de la rive. Edouard était de mauvaise humeur, et s'en voulait de ce qu'il ne pouvait être d'aucune utilité.

À un certain endroit de la rivière, il nous fallut traverser le courant pour aller prendre un remous, de l'autre côté.

— Attention! dis-je à Edouard, nous allons être forcés de nous découvrir; observez bien la côte, en cas de rencontres suspectes.

Ces paroles, tout en l'inquiétant, lui rendirent cependant un peu de sa bonne humeur; car faire le guet, c'est toujours faire quelque chose. Il mis donc sa carabine en travers du canot et plongea ses regards de tous côtés.

Il y avait près d'une heure que nous étions partis. Nous arrivions à un point où la rivière s'élargit un peu avant de recevoir les eaux du lac. A cet endroit les deux rives sont bordées d'aunes touffues qui baignent leurs racines et trempent leurs rameaux dans la rivière.

— Attention! fis-je à Edouard, voici un vilain endroit. Ces traîtres d'Indiens peuvent faire feu sur nous sans se découvrir. Je connais leurs habitudes et je serais bien surpris si ces aunaies ne nous ménageaient pas quelque surprise. Je donnerais quelque chose pour avoir dépassé cette pointe et être entré dans les eaux du lac.

J'avais à peine fini ces paroles, que deux détonations de carabine retentirent simultanément sur la rive nord, suivies de cris et de hurlements affreux.

— Bas la tête! criai-je à Edouard, couchez-vous au fond du canot, ou nous sommes perdus!

Je n'eus pas besoin de répéter l'avis; en un clin d'œil, nos deux têtes disparurent.

— Les avez-vous vus? demandai-je tout bas à Edouard.

— Oui, me fut-il répondu sur le même ton.

— N'est-ce pas qu'ils sont beaux?

— Comme des démons! Paix donc! Carlo; comme ce chien est imprudent! Peut-être, aussi, sont-ils éloignés.... Deux nouvelles détonations vinrent lui couper la parole. Cette fois nous entendîmes les deux balles ricocher tout près du canot.

— Tonnerres et flèches! dis-je à Edouard, ces vermines-là vont nous tenir ici jusqu'à la nuit. Et voilà notre canot qui prend le courant; si nous ne remuons pas, nous serons bientôt emportés sur l'autre rive. Allons! aux avirons! mourir ici ou là-bas; il ne sera pas dit que nous nous sommes laissés prendre comme des agneaux, sans nous défendre un peu!

Je saisis mon aviron et la plongeai bravement et vigoureusement dans l'eau. Mais au même moment une autre détonation se fit entendre. Cette fois, je fis une horrible grimace et portai vivement la main droite à mon bras gauche qui laissa aussitôt dégorger un ruisseau de sang par la manche de la blouse.

— Nom d'un nom! levez-vous! criai-je à Edouard qui n'avait pas encore bougé; venez vite me ligaturer le bras pour arrêter le sang!

Edouard qui, au fond, était loin d'être lâche, se leva d'un bond, à la vue du sang, et me serra fortement le bras avec son mouchoir.